

# Dans l'atelier de la chercheuse

## Comment étudier les violences contre les journalistes ?

CLÉMENCE PETIT

ORM

UCLouvain

clemence.petit@uclouvain.be

ORCID : 0009-0008-6087-9009



« Pouvez-vous me parler un peu de votre parcours ? » Ainsi s'engageant, par une entrée en matière délibérément vague et banale, les entretiens que je mène auprès de journalistes belges francophones.

Une question anodine, pour un sujet qui l'est beaucoup moins : celui des expériences de violence et d'insécurité rencontrées par les journalistes durant leur carrière. Car si l'imaginaire collectif a longtemps associé et limité cette question aux conditions de travail des reporters de guerre, l'ampleur de ce qu'Amnesty International qualifia d'« *attaque mondiale contre la liberté d'expression* » (2021) durant la pandémie de Covid-19 a mis un coup de projecteur sur la fragilité de la liberté de la presse, y compris dans les pays démocratiques (Noorlander, 2020 ; Slavtcheva-Petkova *et al.*, 2023).

À l'heure actuelle, l'intégrité physique, psychologique, digitale et financière des journalistes des quatre coins du monde est mise à mal par des menaces telles que les attaques, arrestations, les discours de haine, le harcèlement sexuel, les intimidations, le piratage ou encore les pressions économiques et financières (Slavtcheva-Petkova *et al.*, 2023). Entre 2019 et 2021, la Plateforme du Conseil de l'Europe chargée de renforcer la protection du journalisme et la sécurité des journalistes a vu quasiment doubler le nombre d'alertes d'atteintes à la liberté de la presse (142 alertes en 2019, contre 282 en 2021). Parmi celles-ci, les alertes relevant de harcèlement, d'intimidation

### Pour citer cet article

#### Référence électronique

Clémence Petit, « Dans l'atelier de la chercheuse. Comment étudier les violences contre les journalistes ? », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne], Vol 14, n°1 - 2025, 15 juin - juin 15 - 15 de junio.

URL : <https://doi.org/10.25200/SLJ.v14.n1.2025.660>



et d'atteintes à la sécurité physique des journalistes ont presque triplé (Plateforme pour la sécurité des journalistes, 2021). En Belgique, une enquête menée auprès des journalistes de l'AJP et de la VVJ<sup>1</sup> montre que plus de la moitié des répondant·es (55,8%) ont déjà été confronté·es à des comportements tels que des violences verbales ou physiques, de l'intimidation, des discriminations ou des comportements sexuellement transgressifs (Libert *et al.*, 2023). L'étude rapporte également que « *seul·e un·e [journaliste] indépendant·e sur cinq dit être satisfait·e de sa sécurité d'emploi et moins d'un·e indépendant·e sur trois, de son revenu professionnel* » (*ibid.*, p.35).

L'objet du présent article n'est toutefois pas tant de décrire les formes de violence et d'insécurité vécues par les journalistes que d'expliquer *comment* j'ai décidé de les étudier, et quelles réflexions ont soutenu ma démarche. En effet, si la question des atteintes à la liberté de la presse est explicitement d'actualité, ce ne sont toutefois pas uniquement les constats précités – et encore moins le hasard – qui m'ont incitée à me pencher sur la question, mais en grande partie ma propre expérience de journaliste pigiste en Belgique francophone : une incursion éclair d'un an dans la profession, marquée par la précarité et l'isolement. Cette posture de chercheuse et d'ex-journaliste a non seulement influencé le choix de mon sujet de recherche, mais également certaines directions méthodologiques au cœur de celle-ci.

C'est pourquoi, plutôt que d'éclipser la réalité de mon positionnement, j'ai choisi de l'explicitier, conformément à l'épistémologie des savoirs situés de Donna Haraway. Celle-ci « *rejette la position de l'observateur qui surplombe et qui se rend lui-même invisible* », affirmant que « *[l]es savoirs sont situés et non universels, et la position du·de la chercheur·euse a un impact certain sur la connaissance produite* » (Michel & Michaud-Trévinval, 2022, pp. 285-286). Donna Haraway défend cette idée dans l'article "*Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective*" :

*"I am arguing for politics and epistemologies of location, positioning, and situating, where partiality and not universality is the condition of being heard to make rational knowledge claims [...] I am arguing for the view from a body, always a complex, contradictory, structuring, and structured body, versus the view from above, from nowhere, from simplicity."* (Haraway, 1988, p.589)

D'emblée, il est apparu qu'une posture plurielle de chercheuse, d'ex-journaliste, féministe et par ailleurs militante bénévole pour les droits des personnes LGBTQIA+ représentait à la fois une opportunité – celle de mettre à profit mon expérience dans le milieu mé-

diatique et mes connaissances quant aux discriminations vécues par les groupes minorisés –, mais aussi un risque : celui de généraliser mes propres expériences ou celles dont j'ai été témoin, et de tomber dans une forme de « *relativité totale* » (Michel & Michaud-Trévinval, 2022, p.284). La question de mon positionnement vis-à-vis de mon sujet de thèse mais aussi des méthodes de recherche employées était donc cruciale afin de garantir, comme le réclamait Pierre Bourdieu dans sa conception du savoir engagé, « *le dessein de faire science, de progresser dans une compréhension explicative et compréhensive des faits sociaux* » (Neveu, 2003, p.111).

Mon étude sur la sécurité des journalistes s'est déroulée en deux phases : l'une, exploratoire et orientée vers une approche quantitative, a consisté à envoyer un questionnaire en ligne à toutes les rédactions de Belgique francophone – recensées de façon inductive au préalable –, afin d'accéder à des journalistes travaillant pour tous types de médias et de les interroger de façon préliminaire sur les potentielles expériences de violence vécues durant leur carrière. La seconde partie de l'étude comprend vingt-huit entretiens non directifs menés auprès de journalistes qui, pour la majorité, avaient laissé leurs coordonnées à la fin du questionnaire en ligne, ou m'ont contactée après avoir vu passer un appel à témoignages sur les réseaux sociaux.

Dans la suite de cet article, je reviens sur les réflexions qui ont motivé mes choix méthodologiques et sur les obstacles auxquels j'ai été confrontée. Dans un premier temps, j'explique comment j'ai tenté de circonscrire mon objet d'étude, une étape qui s'est inévitablement accompagnée d'une série de questionnements usuels dans le domaine des *Journalism Studies* : à quelles conditions considère-t-on qu'une personne est journaliste ? Qu'est-ce qui relève d'une activité strictement journalistique à une époque où le numérique est venu bouleverser les cadres d'identification traditionnels de la profession ? (Pélessier, 2002 ; Deuze, 2005 ; Peters & Tandoc, 2013 ; Standaert, 2016 ; Hanitzsch *et al.*, 2019). Par mon expérience de pigiste, j'ai tenu à me baser sur une acception relativement large de ce qu'est un·e journaliste – en ne la limitant pas au critère de la détention d'une carte de presse, notamment.

Dans une deuxième partie, je détaille les outils mobilisés pour répertorier les journalistes belges francophones sans distinction quant à leur statut, leur genre, ou le média pour lequel ils et elles travaillent, afin de leur soumettre un questionnaire exploratoire. Face à l'impossibilité de constituer une liste actualisée de tous·tes les journalistes, cette section développe la façon dont j'ai construit inductivement un inventaire de toutes les rédactions actives afin de refléter au mieux la diversité du paysage médiatique belge, avec toutes les difficultés que ce processus a comportées.

Enfin, cet article présente les réflexions liées aux rencontres avec les journalistes, et aux modalités d'entretien qui ont été adoptées. En faisant intervenir non seulement ma posture d'ex-journaliste mais aussi de féministe, je montre dans cette partie comment l'éthique du *care* m'a guidée durant la préparation des entretiens. Plus particulièrement, la conception politique du *care* par Joan Tronto (1998) a été ma boussole pour concevoir des entretiens qui laisseraient parler le terrain en prenant soin de reconnaître la vulnérabilité de mes interlocuteur-ice-s, leur singularité et ma propre identité dans cette interaction (Harang, 2009).

Autrement dit, contrairement à ce que regrettait Jean-Claude Kaufmann chez le ou la chercheur-euse, « *artisan qui s'ignore* » et qui fait disparaître salissures et copeaux de son atelier pour ne montrer que son bel ouvrage (2004, p.5), le présent article expose toutes les tergiversations pratiques et théoriques qu'a impliquées cette recherche empirique, ainsi que les choix qui en ont résulté. L'objectif étant de partager les pistes de solutions élaborées face aux challenges contenus dans cette étude des violences contre les journalistes, mais aussi de montrer en quoi mon positionnement a participé à ces orientations méthodologiques. Ces réflexions pourraient être utiles à tout-e chercheur-euse en *Journalism Studies* qui est, ou a été impliqué-e dans son terrain et qui cherche à appréhender son rapport à l'objet d'étude.

---

#### LES FONDATIONS DE L'OUVRAGE : CIRCONSCRIRE LE JOURNALISME

---

L'ambition de ma thèse étant d'analyser les menaces qui pèsent sur le travail quotidien des journalistes et de tendre vers l'exhaustivité dans le relevé de ces formes de violence, deux défis majeurs s'annonçaient. Premièrement, celui de délimiter *qui* est journaliste, un point devenu particulièrement épineux depuis l'ingression du numérique dans les pratiques journalistiques. Deuxièmement, celui d'accéder à un échantillon représentatif de l'ensemble des journalistes belges francophones, dans le but de leur soumettre un questionnaire exploratoire à la fin duquel ils et elles pourraient, si c'était leur choix, laisser leurs coordonnées afin d'être recontacté-es en vue d'un entretien.

En effet, ma posture de chercheuse précédemment investie dans le journalisme m'a poussée à inclure dans mon échantillon la masse floue de journalistes qui, comme moi il y a quelques années, n'ont pas fait la demande de la carte de presse<sup>3</sup> – que ce soit en raison d'un sentiment d'illégitimité, faute de répondre aux critères de son obtention, ou les deux. Autrement dit, j'ai cherché à me rapprocher au plus près de l'ensemble des violences vécues en accueillant une aussi

grande diversité de témoignages que possible. Du moins aussi diversifiés qu'ils puissent l'être dans un paysage médiatique belge où « *le profil journalistique le plus courant reste un homme, âgé de 45 à 50 ans, au niveau d'éducation élevé et plutôt positionné politiquement au centre-gauche* » (Libert et al., 2023, p.4).

S'accorder sur *qui* est journaliste constitue en soi un enjeu méthodologique de taille. L'ère des médias numériques a en effet brouillé la distinction entre journalisme professionnel et amateur, et entre production et consommation de l'information (Lewis, 2012), constituant une forme de « *zone grise du journalisme professionnel* » (Standaert & Grevisse, 2013, p.53). Bien que toute une série de domaines soient concernés par la nécessité de redéfinir leurs rôles et leurs limites dans un environnement médiatique participatif – conformément au concept de *boundary work* élaboré par Thomas Gieryn (1983) –, le paradigme professionnel journalistique a été particulièrement troublé par la culture numérique, notamment en raison de son caractère malléable et évolutif. Le journalisme n'a pas les attributs des professions établies au sens notamment fonctionnaliste du terme : il n'existe pas de contrôle quant à la formation et la certification des journalistes, il n'est pas possible d'empêcher quelqu'un de revendiquer le titre de journaliste, et bien que des codes éthiques et des mécanismes d'autorégulation existent, la profession dispose de peu de moyens pour faire observer le respect de la déontologie (Lewis, 2012).

Dans le cadre de cette étude, j'ai fait le choix de me baser en grande partie sur la définition de journaliste établie par le *Worlds of Journalism Study*<sup>4</sup> dans un rapport de 2019, à savoir : « *Someone who regularly seeks, describes, analyzes, interprets, contextualizes, edits, produces, presents or portrays intentionally accurate information about current affairs (news), in any text, sound and/or or visual form or medium, as part of a process of providing or interpreting this information to a more generalized group of people than those previously familiar with it, and without expectation of deriving personal benefit from the consequences of this information being made available. The journalist's work may or may not specialize in any particular subject matter or "beat" (e.g. politics, culture, business, crime, sports, lifestyle). The journalist may be employed by one or more news outlets, and/or may be selfemployed ("freelance")* »<sup>5</sup> (Alonso et al., 2019, p.16).

Cette acception ne sera reprise qu'en partie, car cette phrase – « *without expectation of deriving personal benefit from the consequences of this information being made available* » – constitue un critère impossible à vérifier en amont. Exception faite de ce segment, la définition proposée par le *Worlds of Journalism Study* présente l'avantage, grâce à sa flexibilité, de coller à la

réalité fluide de la force de travail dans les rédactions, tout en fixant des limites tangibles à la définition de journaliste. Il n'en restait pas moins à régler la question suivante : comment délimiter concrètement ce groupe mouvant de journalistes belges francophones ?

---

**CHOISIR SES OUTILS :  
LA COLLECTE DE DONNÉES**

---

Cette étude sur les violences à l'encontre des journalistes, puisqu'elle a une visée essentiellement qualitative à travers l'analyse d'entretiens, n'a pas l'ambition d'être représentative quantitativement. Néanmoins, pour pouvoir interroger des profils assez diversifiés de journalistes, il semblait utile de passer par un échantillonnage de l'ensemble des journalistes travaillant en Belgique francophone. Or, comment accéder à un listing qui reprendrait l'ensemble de la profession dans la partie francophone du pays ?

En tant qu'ancienne journaliste, j'ai décidé d'exclure l'option d'un échantillonnage boule de neige, qui m'aurait amenée à contacter en des proportions inadéquates des rédactions ou des personnes que je connaissais. Je ne pouvais pas non plus imaginer de procéder à un échantillonnage aléatoire simple<sup>6</sup>, car cela aurait exigé d'avoir à ma disposition une liste de tous-tes les journalistes belges francophones afin de les tirer au sort. Or, une telle liste n'existe pas – et, en raison de l'hétérogénéité des modèles d'affaires des entreprises actives sur le marché de l'information, de la mobilité des journalistes et la volatilité des carrières, parvenir à photographier le paysage journalistique belge dans son ensemble à un instant *t*, de façon inductive, était tout simplement irréalisable dans le temps limité qui m'était imparti. Ce type de problème ne concerne pas que la profession journalistique et renvoie notamment à la porosité croissante des professions et de la complexité de les représenter exhaustivement dans les nomenclatures officielles (Amossé, 2012, 2019).

Si je ne pouvais pas matériellement recenser tous-tes les journalistes de Belgique francophone, il était empiriquement envisageable, en revanche, d'entreprendre la délimitation du marché journalistique au départ d'un répertoire inductivement construit de toutes les rédactions francophones du pays. Sur cette base, la méthode d'échantillonnage choisie a été celle des grappes : en effet, cette méthode peut être utilisée lorsqu'une population (au sens statistique du terme<sup>7</sup>) est répartie en « *sous-ensembles plus ou moins homogènes* » (Simard, 2018, p.14). Par exemple : des pompier-es dans des casernes, des électeur-ices dans des circonscriptions ou... des journalistes en rédaction. Avec cette méthode, l'échantillon correspond à l'ensemble des unités contenues dans les grappes

tirées au sort. Dans le cas qui nous occupe, j'ai donc contacté des rédactions (les grappes) pour leur demander de transmettre mon questionnaire à tous-tes leurs journalistes (les unités). Cette méthode a l'avantage de ne pas exiger une liste des unités composant la population, mais elle est moins précise qu'un échantillonnage aléatoire simple (*idem*, p.15) – ce qui n'était toutefois pas si problématique dans le cadre de cette étude puisque l'étape quantitative relevait davantage d'un *moyen* d'atteindre les journalistes de tous horizons que d'une fin méthodologique en soi.

Autrement dit, faute de pouvoir recenser tous-tes les journalistes, il restait à établir la liste des grappes, c'est-à-dire les médias belges francophones. Une option plus simple et plus courante aurait été de contacter tous-tes les journalistes répertoriés dans l'annuaire des journalistes professionnel-les et des stagiaires de l'AJP (les stagiaires étant des journalistes encartés depuis moins de deux années complètes). Cependant, une étude d'Olivier Standaert et Benoît Grevisse publiée en 2013 a montré qu'une partie des journalistes ayant moins de cinq ans d'ancienneté « *ne répond plus, et ce durant une période de plus en plus longue, aux critères stricts d'obtention de la carte de presse tels que définis par les autorités belges. La carte de presse est par conséquent souvent sollicitée après l'insertion effective sur le marché du travail* » (2013, p.62). Selon les auteurs, cette évolution peut s'expliquer par la précarisation des conditions d'insertion dans le groupe professionnel des journalistes. L'écueil d'une démarche consistant à ne solliciter que les journalistes en possession de la carte de presse serait donc d'exclure les témoignages de journalistes en phase d'insertion sur le marché du travail, ou de journalistes bénéficiant d'autres formes de revenus (en raison de la précarité de leurs conditions d'emploi, par exemple) et donc non éligibles à la carte de presse.

En réalité, qu'il provienne d'une union professionnelle, d'organismes administratifs, d'institutions publiques ou de réseaux d'études scientifiques, tout choix d'un répertoire préétabli de journalistes poserait invariablement la même question, à savoir celle de sa complétude et de sa représentativité (Bastin, 2015 et 2016). Ceci n'enlève évidemment rien à la pertinence des bases de données existantes, et cet article n'a aucunement la prétention de remettre en question leur utilité – simplement, elles établissent une sélection laissant potentiellement de côté une partie des individus que je cherche à étudier.

#### **Les aspérités : résultats et limites du recensement**

L'objectif du recensement des rédactions de Belgique francophone était de construire un dispositif inductif, supposé laisser les réalités du terrain s'exprimer avec un maximum d'amplitude. En tout,

413 médias de Belgique francophone ont été recensés, soit un nombre très largement supérieur à ce que les recherches sur le journalisme belge francophone ont pour habitude de considérer. Il est courant de présenter l'espace belge francophone comme un « petit marché médiatique » au sens défini par la socioéconomie des médias (Puissant Baeyens et Antoine, 2017) et d'en limiter l'étude aux médias d'information générale les plus lus ou consultés (Newman *et al.*, 2024) ou aux journalistes titulaires de la carte de presse (Lits & Standaert, 2024 ; Libert *et al.*, 2023 ; Le Cam *et al.*, 2018). Les articles qui dérogent à cette habitude semblent le faire pour se focaliser sur des médias précis – les médias « alternatifs », par exemple (Van Leeckwyck, 2019) – ou pour étudier une catégorie spécifique de la profession, comme les journalistes de sport (Montañola *et al.*, 2024).

Ce constat n'est en rien un jugement : ces choix sont souvent justifiés par les problématiques, et il semble d'ailleurs que ces angles morts dans l'appréhension du marché agissent bien au-delà du milieu de la recherche académique. Ils témoignent néanmoins d'une certaine routine, voire un « allant de soi » en matière de terrains choisis, ceux-ci n'étant au final que très peu questionnés dans la plupart des articles scientifiques se penchant sur les médias belges francophones. Or, tout choix de terrain et toute démarche d'échantillonnage, toute modification au dispositif de collecte peut produire des données différentes, et donc des résultats potentiellement différents eux aussi.

Parmi les 413 médias recensés, 109 correspondaient à mon périmètre d'étude et disposaient d'informations de contact me permettant de leur transmettre un questionnaire exploratoire en ligne. Télévisions, radios, quotidiens, magazines spécialisés ou *pure players*<sup>8</sup> : aucun média n'a été mis de côté tant qu'il respectait une série de critères établis sur des bases inductives, en tenant compte des cadres légaux encadrant la profession en Belgique ainsi que des réalités socio-économiques du marché. L'objectif était de tenir compte de la diversité des médias en termes de cadrages éditoriaux (tendances politiques) ; thématiques (généraliste *versus* spécialiste) ; géographiques (nationaux *versus* locaux).

Les critères auxquels devaient répondre les médias recensés sont les suivants : une large accessibilité (autrement dit : pas de médias professionnels ou de médias qui requièrent une adhésion, comme les médias d'organisations syndicales par exemple) ; un contenu original (pas de reprise de dépêches ou de contenu traduit) ; l'existence d'une rédaction, composée d'une majorité de journalistes rémunérés pour leur travail et située en Belgique francophone ; comportant un objectif d'information (ce qui exclut les programmes essentiellement musicaux, d'animation, de divertissement ou publicitaires).

La procédure du recensement a été sensiblement différente suivant le média concerné. Ainsi, recenser les radios et les chaînes télévisées de Belgique francophone s'est révélé assez simple puisque le Conseil Supérieur de l'Audiovisuel (CSA) partage chaque année une liste des radiofréquences attribuées et des services de médias audiovisuels. En revanche, répertorier les *pure players* et la presse périodique a relevé d'une procédure bien plus longue et complexe tant ces sous-marchés sont dispersés et s'adressent à des audiences parfois très restreintes. Pour ces deux types de médias, les seules données disponibles étaient le *Media Plan* (2013) – un annuaire qui donnait une vision complète du marché médiatique belge – et le rapport des États généraux des médias d'information (EGMI)<sup>9</sup> publié en 2011 (Antoine et Heinderyckx, 2011). Aucun listing actualisé des médias de Belgique francophone n'ayant vu le jour entre temps, j'ai entrepris mon recensement à partir des données en partie obsolètes contenues dans ces deux ouvrages, en procédant à un laborieux tri des rédactions ayant disparu et en y ajoutant les médias créés ces dernières années.

L'une des observations récurrentes durant ce processus est qu'il est relativement difficile, lorsqu'on étudie des médias locaux et des médias à faible audience ou tirage, de trouver des informations sur la rédaction et sur le statut des journalistes qui y travaillent. En effet, sur le site de certains *pure players* ou de radios, les données de contact et les informations relatives à la rédaction étaient caduques – comme le nom du ou de la rédacteur-ice en chef, par exemple. C'est ce qui m'a convaincu de recourir, comme l'a fait Gilles Bastin, à d'autres outils comme LinkedIn (2015, 2016 ; Bastin & Machut, 2016) ou X afin de rassembler davantage d'informations sur la rédaction et sur son activité, mais aussi de vérifier que le média répond bien à mes critères de sélection, et que les membres de la rédaction y contribuent effectivement en tant que journalistes.

Cette démarche, en tant que travail inductif, ne peut prétendre à l'exhaustivité. Comme je viens de le mentionner, pouvoir déterminer quels médias ont leur place dans le recensement dépend en grande partie de la quantité d'informations disponibles pour chaque rédaction. Des aménagements méthodologiques ont également dû être envisagés pour coller au mieux à la réalité du terrain, notamment en ce qui concerne les radios dont la composante d'animation (*versus* information) est, par nature, plus importante. Dans l'ensemble, le bricolage méthodologique lié au recensement des médias belges francophones pointe en quoi l'absence de recensement officiel peut invisibiliser une série de profils de journalistes dans les recherches actuelles, là où l'existence d'un recensement actualisé pourrait permettre aux chercheur-euses de se faire une meilleure idée du paysage médiatique belge francophone.

## Questionnaire : les contraintes et ajustements

Une fois les médias recensés, le questionnaire en ligne a d'abord été envoyé à une trentaine de rédactions, selon un tirage au sort qui respectait la proportion de chaque type de médias (presse écrite, presse périodique, radio, télé, *pure players*). Cependant, en raison d'un faible taux de réponse<sup>10</sup>, il s'est rapidement avéré qu'il ne serait pas possible de n'envoyer l'enquête exploratoire qu'à un échantillon de rédactions, ou « grappes », mais qu'il faudrait l'envoyer à toutes les rédactions répertoriées si je voulais qu'un nombre suffisant de répondant-es me laissent leurs coordonnées pour un entretien. Pour maximiser mes chances d'obtenir des réponses, en plus de l'envoi du questionnaire à ces 109 rédactions, j'ai utilisé l'annuaire de l'Association des Journalistes Professionnels (AJP) pour contacter directement les journalistes (stagiaires et professionnel·les) travaillant dans lesdits médias. J'ai également partagé un appel à témoignages sur les réseaux sociaux LinkedIn et X, via le compte de mon centre de recherche.

Il y a plusieurs hypothèses à ce faible taux de réponse. Premièrement, le travail journalistique va souvent de pair avec un agenda débordant de deadlines incompressibles ainsi qu'un emploi du temps soumis à l'évolution des sujets couverts – pour ces raisons, la profession journalistique ne fait pas partie des catégories professionnelles les plus disponibles pour les enquêtes en ligne. Par ailleurs, des éléments circonstanciels, comme le fait que de nombreuses études aient été distribuées aux journalistes à la même période, peut avoir contribué à une situation de surétude<sup>11</sup> entraînant la « fatigue » des enquêté-es (Chossière *et al.*, 2021). Une autre hypothèse est que le titre du questionnaire, « *Violences contre les journalistes en Belgique francophone* », peut avoir dissuadé certain-es de participer à l'enquête – et ce, même s'il était clairement spécifié que l'étude s'adressait à tous·tes les journalistes, y compris celles et ceux qui ne se sentaient pas concerné-es par la thématique. C'est l'une des limites connues des enquêtes de victimation :

« [C]ertaines victimations émergent moins aisément que d'autres : soit parce que l'on n'aime guère en parler (comme les agressions sexuelles ou celles par un proche), soit parce qu'on peine à se les remémorer en raison de leur banalité et de leur éloignement dans le temps, soit encore parce qu'on ne fait pas spontanément le lien entre une situation vécue et l'étiquette suggérée par l'enquête : un jeune homme peut penser la bousculade à laquelle il a participé comme une franche et joyeuse bagarre, pas comme une agression. » (Zauberman, 2015, p.10)

Malgré ce faible taux de réponse, le dispositif du questionnaire en ligne a tout de même permis d'accéder à vingt-cinq journalistes volontaires pour un entre-

tien – sur ces vingt-cinq contacts, seize entretiens ont effectivement eu lieu. Douze autres entretiens ont été menés avec des journalistes qui avaient pris connaissance de l'appel à témoignages sur les réseaux sociaux (LinkedIn principalement), ou via la newsletter de l'AJP. La combinaison de ces différentes méthodes m'a permis d'accéder à des entretiens avec vingt-huit journalistes aux profils relativement variés (11 femmes et 17 hommes ; 16 salarié-es et 12 indépendant-es ; 18 journalistes de presse écrite, 10 journalistes en audiovisuel).

---

## TRAVAILLER LA MATIÈRE BRUTE : LES ENTRETIENS AVEC LES JOURNALISTES

---

Derrière la volonté d'interroger les journalistes sur leur sentiment d'insécurité ou les expériences de violence vécues, et de faire de ces entretiens le cœur de ma recherche, l'on retrouve deux facettes de ma posture : celle de chercheuse, qui constate l'actualité brûlante de ce sujet et décide de s'y pencher ; et celle d'ex-pigiste, militante, qui veut donner de la visibilité aux expériences vécues par des journalistes précaires et souvent invisibilisé-es. Mais puisque ce ne sont pas les seuls facteurs qui ont joué un rôle au cours de cette étude, la section qui suit vise à démêler les différentes postures qui se sont succédées, voire superposées dans l'appréhension des rencontres avec les journalistes.

### Chercheuse et féministe

Lorsqu'est arrivé le moment de préparer les entretiens avec les journalistes, c'est d'abord mon engagement féministe qui m'a questionnée sur la meilleure façon de mener des entretiens avec des individus ayant expérimenté des formes de violence. Pour définir les modalités des interviews, j'ai décidé d'appliquer l'éthique du *care*, définie comme suit par Joan Tronto et Berenice Fisher :

*“On the most general level, we suggest that caring be viewed as a species activity that includes everything that we do to maintain, continue, and repair our ‘world’ so that we can live in it as well as possible. That world includes our bodies, our selves, and our environment, all of which we seek to interweave in a complex, life-sustaining web.”*  
(Tronto & Fisher, 1990, p.40)<sup>12</sup>

Dans cette perspective assumée comme politique (Tronto, 1998), le *care* ne se limite pas à la sphère privée mais fait « *du souci de l'autre le ciment de la société* » (Harang, 2009, p.148). Joan Tronto insiste sur le fait que le *care* n'est pas uniquement une liste de principes ou de règles mais bien une action concrète, et que la compréhension de ce que serait le « *good*

*care* » dépend directement de la personne qui décide de le mettre en œuvre (Tronto, 1998, p.16) – ce qui renvoie une nouvelle fois à l'importance de nos propres positionnements. Dans le cas qui nous occupe, le *care* me paraissait se traduire par trois critères essentiels : celui de considérer mon sujet de recherche comme « sensible », ce qui a eu des implications concrètes dans mon rapport aux enquêtés ; celui de reconnaître les journalistes dans leur singularité – et, par la même occasion, de résister à l'essentialisation de mes propres expériences ; et celui d'éviter toute forme de victimisation secondaire aux personnes interrogées.

Premièrement, le sujet de ma recherche peut être qualifié de sensible au sens où il représente une menace intrusive, c'est-à-dire que certaines questions pourraient être anxiogènes pour les participant·es (Lee & Renzetti, 1990 ; Gagnon *et al.*, 2019). Éthiquement, cela impliquait de laisser la possibilité aux journalistes d'arrêter l'entretien à tout moment et de retirer leur témoignage a posteriori, ainsi que de les avertir lorsque des extraits seraient utilisés dans une production scientifique – mais surtout, de leur rappeler posément tout cela avant de commencer l'entretien, pour qu'ils et elles aient conscience de leurs droits dans le cadre de la recherche.

De plus, pour éviter aux journalistes de se sentir forcé·es de répondre à des questions éprouvantes, j'ai opté pour des entretiens non-directifs. Comme l'explique Sharlene Hesse-Biber dans l'article *The Practice of Feminist In-Depth Interviewing*, l'entretien informel est très souvent utilisé pour construire une relation de confiance avec la personne interrogée, pour explorer ce qui est intéressant d'après celle-ci mais aussi pour mettre au jour des sujets qui auraient autrement été survolés par les enquêteur·ices (2007, p.115). Elle explique : *"I tend to "go with the flow" of the interview, seeing where it takes me [...] I have a basic interview plan in mind, but I have a minimum of control over how the participant should answer the question"*<sup>13</sup> (*idem*, p.114). Ce type d'entretien n'est bien sûr pas l'apanage des féministes et s'apparente à une forme d'entretien biographique (Demazière, 2008) ou compréhensif (Kaufmann, 2006).

Ensuite, puisque la théorie des savoirs situés selon Haraway nous invite à conscientiser la non-universalité de nos expériences en tant que chercheur·euses (dans mon cas : celle d'une femme blanche, jeune, valide), j'ai utilisé la méthode intersectionnelle pour analyser les entretiens – un outil particulièrement utile pour détecter la superposition et la co-construction de couches d'inégalités, visibles ou invisibles dans un premier temps (Lutz, 2015, p.39). L'intersectionnalité m'a servi de grille de lecture afin de rester attentive aux relations de pouvoir, aux intersections de classe, de genre, de race ou encore de religion dans lesquelles,

comme des araignées sur une toile, les expériences des journalistes sont enchevêtrées. Cela semblait absolument essentiel pour interroger un groupe professionnel qui demeure relativement peu diversifié (Libert *et al.*, 2023) et où l'on observe notamment le phénomène du tuyau percé – à savoir que les femmes, ou les personnes issues de groupes minorisés, quittent la profession au fil de l'avancement dans la carrière (Lits & Standaert, 2024, p.19).

En effet, la littérature scientifique montre déjà qu'en Belgique francophone, les journalistes minorisé·es font fréquemment l'expérience « *d'une présomption de partialité qui leur attribue un rôle de journaliste engagé·e* » (Louazon, p.79) ; que les carrières des femmes journalistes sont associées à des difficultés spécifiques (Le Cam *et al.*, 2018), notamment dans des rubriques spécifiques comme le journalisme sportif (Montañola *et al.*, 2024) ; que les femmes journalistes sont particulièrement visées par le cyberharcèlement et que cette menace constitue un enjeu de taille pour les entreprises médiatiques belges francophones (Malcorps *et al.*, 2022). Le problème est tel, en Belgique et ailleurs, qu'un ouvrage de l'*International Center for Journalists* (ICFJ) a qualifié les violences en ligne contre les femmes journalistes comme l'une des plus graves menaces contemporaines à la liberté de la presse dans le monde (Posetti *et al.*, 2022).

### Femme et féministe

Les expériences dont j'ai été témoin ou que j'ai personnellement vécues en tant que femme ont aussi eu un impact sur la façon dont j'ai décidé d'aborder ces entretiens. D'après le dernier « Portrait des journalistes belges », près d'une journaliste sur cinq (18,6 %) a déjà été confrontée à des comportements sexuellement transgressifs (Libert *et al.*, 2023). En l'occurrence, interroger des journalistes ayant subi des expériences de violences sexuelles et sexistes (VSS) était donc une réalité à envisager. Or, comme beaucoup de femmes, je suis familière du *victim blaming*, une attitude qui consiste à tenir la victime pour responsable de l'agression qu'elle a vécue. Cette forme de culpabilisation peut mener à un processus de victimisation secondaire, défini comme « *l'impact sur les victimes des effets d'une réponse jugée par celles-ci inappropriée au traumatisme subi et à ses conséquences* » (Barret, 2004, p.49). Je tenais à trouver une manière d'écouter attentivement les journalistes sans risquer, même involontairement, de reproduire ces mécanismes de victimisation secondaire. Mais comment faire ?

Si la réponse à cette question peut paraître simple en théorie, elle ne l'est pas forcément dans la pratique. C'est pourquoi j'ai décidé de suivre deux formations : l'une en écoute active, l'autre en communication non-violente, deux modules accessibles au personnel de

l'Université Catholique de Louvain où je poursuis ma thèse de doctorat. Le principe de l'écoute active est de penser *avec* les personnes que l'on écoute, au lieu de penser *pour* elles ou de les juger, que ce soit positivement ou négativement – puisque porter un jugement ou donner des conseils peut entraver la libre expression de la personne qui les reçoit (Rogers & Farson, 1957). La formation en écoute active comprenait aussi un module de mise en situation avec un acteur, ce qui m'a permis de me préparer aux conditions d'un entretien avec une personne atteinte du trouble de stress post-traumatique (TSPT).

Les journalistes représentent en effet une population à haut risque de vivre un trouble de stress post-traumatique (Seely, 2019). Puisqu'ils et elles sont souvent les premier-es témoins de scènes de fusillade, de catastrophes climatiques ou d'accidents, mais aussi parce qu'il leur incombe de recueillir les témoignages des victimes et des proches en deuil, les journalistes constituent une profession très vulnérable à la détresse émotionnelle, à la fatigue de compassion et à un sentiment de culpabilité lié à un ou des événement(s) traumatique(s) (*ibid.*). Les journalistes sont aussi, en quelque sorte, des *caregivers* – et de nombreux témoignages m'ont rappelé de les considérer comme tel-les. Celui de cette journaliste, notamment :

*J'ai un peu fait exception au principe de mettre un mur [vis-à-vis des personnes interrogées] qui fait que ça m'a vite touchée, beaucoup plus fort que ce que j'aurais voulu [...] Je crois aussi que les années à couvrir ça, et à... à voir que la situation ne bougeait pas, que... enfin tout à coup, tous ces trucs se sont mis à m'affecter personnellement, et j'ai commencé à me dire que mon travail n'avait pas de sens. [...] J'ai mis le doigt là-dessus [le syndrome vicariant] et ça ressemblait vraiment très très fort à ce que j'étais en train de vivre. Mais il y a un côté très décalé sur... de chouiner, de s'auto-pitoyer sur un truc qui ne nous est pas arrivé, alors que des gens ont vécu des choses horribles et trash.*

Le traumatisme vicariant, synonyme de « traumatisme secondaire », fait référence à « l'atteinte de la santé psychique d'un professionnel travaillant avec des personnes traumatisées ». Outre ce trouble, sur les vingt-huit entretiens menés jusqu'ici, plusieurs journalistes présentaient des signes de fatigue compassionnelle, qui « indique plutôt un débordement du professionnel et un épuisement face à la souffrance d'autrui, sans que cela soit forcément en lien avec une histoire traumatique de la personne aidée » (Bouvier & Dellucci, 2019, pp.272-273). Le traumatisme vicariant ou la fatigue compassionnelle font partie de ces sujets que je n'aurais jamais pensé à aborder avec les journalistes, et qui ont émergé grâce à la liberté qui

était laissée aux enquêté-es de parler de ce qui les touchait.

---

## BILAN DU BRICOLAGE

---

Ces entretiens non directifs peuvent être relativement longs. En moyenne, les vingt-huit entretiens conduits jusqu'à maintenant ont duré une heure quarante, avec des valeurs allant de 38 minutes à 3h20 (qui ne comptent généralement pas les échanges informels qui pouvaient suivre l'entretien) et un écart-type de 39 minutes. Ces différences considérables peuvent s'expliquer par le statut des journalistes : les entretiens avec les salarié-es duraient généralement moins longtemps, celles et ceux-ci tentant d'intercaler une heure d'entretien dans leur emploi du temps, tandis que les pigistes bloquaient plus souvent une matinée ou une après-midi pour notre rencontre.

La grande richesse de entretiens non directifs réside dans le fait que les journalistes sont libres d'aborder en priorité les thématiques qui les touchent le plus, ce qui a fait apparaître dans ma grille d'analyse quelques formes de violence que je n'avais pas envisagées initialement, comme le syndrome vicariant ou des questions de santé mentale liées au droit à la déconnexion. Cette méthode a également permis de faire apparaître des récurrences, jusqu'à atteindre une forme de saturation.

Toutefois, ces modalités ne conviennent pas à tous les profils et certaines précautions, comme l'écoute active, pouvaient sembler artificielles lors de rencontres qui prenaient davantage l'allure d'une simple conversation. En effet, toutes les participant-es n'ont pas la même sensibilité vis-à-vis de leurs expériences professionnelles. Par ailleurs, certain-es journalistes ont par exemple développé des stratégies d'évitement face à l'insécurité et aux violences, telles que le déni ou l'isolement social (Slavtcheva-Petkova *et al.*, 2023, p.11), ce qui rendait difficile de se connecter à leurs émotions et à ce qu'ils ressentaient véritablement :

*Je préfère essayer de régler mes problèmes tout seul, tu vois. Que de me tourner vers des gens « de confiance », si on peut dire ça. [...] Je fais confiance à personne. [...] Je pense qu'à l'heure actuelle, mes collègues doivent me prendre pour un sacré solitaire ou pour un mec insaisissable mais je ne raconte jamais rien de ma vie personnelle à qui que ce soit, et même en termes professionnels je n'attends vraiment rien de mes collègues.*

En fin d'entretien, un feedback était demandé oralement à la personne interrogée afin d'entendre son avis et ressenti sur les modalités de la rencontre. Sur l'ensemble des entretiens réalisés jusqu'à présent, les retours étaient positifs. Il ressort que les journalistes

apprécient se sentir écouté-es et pouvoir parler de choses qu'ils et elles n'avaient pas eu l'occasion d'aborder auparavant – c'est particulièrement vrai pour les journalistes travaillant à titre indépendant, qui n'ont pas toujours de collègues avec qui partager leurs difficultés professionnelles. Les journalistes se réjouissent également que la question de leur insécurité soit explorée par la recherche scientifique. Mais bien sûr, des retours positifs n'excluent en aucun cas que le ressenti des journalistes ait pu être mitigé : il est possible que ceux-ci relèvent d'un biais de désirabilité sociale, par exemple. Dans le cadre d'une étude s'interrogeant sur l'impact de la participation à une recherche pour des survivantes de viol, des chercheuses s'interrogent : « *If survivors had negative experiences with us, would they necessarily tell us that – right to our face – after spending 2+ hours together ?* »<sup>14</sup> (Campbell *et al.*, 2010, p.78). Une seule journaliste, au moment du feedback, a explicitement fait part d'un sentiment ambivalent :

Ça fait ressortir un peu tout le truc, tu vois, je vais ressasser des trucs d'il y a longtemps... et en même temps je sais pas, je trouve ça cool quand même qu'il y ait juste une mini trace de ça quelque part [...] Comme j'ai été dénigrée dans ce que j'avais ressenti et de comment ça s'était passé pour moi, je me rends un peu justice, tu vois ce que je veux dire ? [...] J'ai l'impression de revenir au moi-même de l'époque et de dire : merci de l'avoir raconté à quelqu'un. Donc ouais, je me sens bien.

Il n'est pas non plus à exclure que l'entretien soit réconfortant dans un premier temps, mais puisse réveiller des souvenirs douloureux sur le moyen ou long terme. Il est par exemple arrivé une fois qu'une intervenante préfère ne pas répondre à une question en raison de la charge émotionnelle qu'elle impliquait :

Oh... [souponir] C'est très lourd, encore. Je n'ai pas très envie de... [...]

Ces éléments laissent penser que l'impact des entretiens sur les personnes concernées peut être considérable. Ils confirment en outre que le sujet est loin d'être anodin et qu'il est essentiel, en tant que chercheur-euse travaillant sur cette thématique, de se former à l'écoute active, de réfléchir soigneusement aux modalités des rencontres avec les enquêté-es et de se renseigner sur l'éventuel cahier des charges prévu au sein de son centre de recherche quant à l'étude des sujets sensibles.

### **Sur le fil entre chercheuse, féministe et ex-journaliste**

Comme le rappelle Sharlene Nagy Hesse-Biber, les formats d'entretien se placent sur un continuum allant de l'informel au formel (2007) et en l'occurrence, le profil des journalistes rencontré-es exigeait parfois

de s'adapter en bougeant légèrement le curseur vers le côté semi-directif de l'entretien. Mes postures de chercheuse et ex-journaliste entraînent alors en interaction pour coller au mieux à ce qu'exigeait la situation. Il arrivait par exemple que le mode de l'entretien soit d'abord semi-directif avant de se poursuivre de façon non-directive : c'est souvent ce qui se produit avec des journalistes rôdé-es à l'exercice de l'interview et qui, dans un premier temps, auront tendance à se projeter dans une interview classique où des questions précises attendent des réponses précises. Une façon, peut-être, de retarder une introspection perçue comme inconfortable. Comme l'explique Gilles Bastin, « *Lorsqu'une sociologue réalise un entretien avec un journaliste, il ne peut que difficilement faire comme s'il était le seul des deux à maîtriser (ou à chercher à maîtriser) l'exercice* » (2012, p.41).

Autrement dit, après le recensement des médias belges francophones, la phase des entretiens a elle aussi demandé un peu de bricolage – à savoir que « *les 'bricolages' et les 'ajustements' (Demazière, 2008) qui mettent à l'épreuve le sociologue n'ont pas lieu que pendant la rencontre en face à face ; ils se déroulent dans toutes les interactions qui suivent l'entretien, éventuellement jusqu'à la production de l'article académique. [...] L'entretien, en somme, ne s'arrête pas à la fin de l'entretien* » (Bastin, 2012, p.45). Il commence aussi bien avant la rencontre : car pour espérer rencontrer les participant-es, il faut que l'entretien soit accessible géographiquement. Pour m'en assurer, j'ai proposé aux personnes interrogées de mener l'entretien dans le lieu de leur choix – pour qu'elles s'y sentent à l'aise bien sûr, mais aussi pour leur éviter des trajets chronophages qui pourraient les dissuader de s'y rendre. Si nous nous retrouvions dans un café (ce qui était très souvent le cas), je leur offrais leur consommation.

Enfin, ces entretiens présentent une série de contraintes, surtout pénibles pour qui les mène seul-e. Pour faire de l'écoute active, il faut idéalement rencontrer son interlocuteur-ice en présentiel – ce qui engendre des trajets qui s'ajoutent au temps déjà conséquent des entretiens. Un temps non moins précieux pour des journalistes, indépendant-es ou pigistes surtout, dont l'emploi du temps chargé et la pression professionnelle pourront les pousser à annuler le rendez-vous et à le reporter *sine die*. Les entretiens représentent donc une charge mentale importante mais sont également très énergivores, de par la concentration qu'ils demandent et la charge émotionnelle qu'ils représentent. Le chercheur David Karp explique : « *I could never do more than one interview a day, never ! Because the amount of energy that is required to really listen, to really pay attention, is enormous* » (Hesse-Biber, 2007, p.138). De plus, il ne suffit pas de vouloir mener un entretien bienveillant et sans jugement pour parvenir à le faire – l'écoute active demande énormément

ment d'efforts et il faudra pouvoir humblement faire le deuil d'une maîtrise parfaite de la pratique.

---

### CONCLUSION - UN OUVRAGE EN PERPÉTUELLE (RE)CONSTRUCTION

---

Cette recherche s'inscrit dans une démarche de savoirs situés (Haraway, 1988) dans la mesure où elle se distancie d'une conception de la connaissance scientifique comme pouvant être objective et désincarnée – un idéal que la communauté scientifique reconnaît comme inatteignable et qui a tendance à obstruer toute possibilité de réflexivité. En tant que chercheuse, ex-journaliste, féministe et militante pour les droits des personnes LGBTQIA+, je reconnais l'impossibilité d'une objectivité absolue, et j'admets que mon parcours personnel me permet d'accéder à certaines connaissances – notamment les réalités vécues par les journalistes pigistes, particulièrement les femmes – tout en restant consciente des limites que cette position peut impliquer.

Comme le résume María Puig De la Bellacasa lorsqu'elle revient sur les débats des féministes quant à la construction de la connaissance, les savoirs situés relèvent d'une position de savoir « *intrinsèquement politique, et affirmée comme telle* » (2003, p.43). De fait, que ce soit en élargissant l'échantillon des journalistes, en dépassant le cadre des médias les plus lus/regardés/écoutés/traditionnellement considérés ou en adoptant un regard intersectionnel dans l'analyse des entretiens, le résultat, en filigranes, est la « *politisation d'expériences sans voix* » (*idem*, p.40). Sur cette dialectique de l'engagement et de la recherche, mon positionnement rejoint celui de Pierre Bourdieu qui, comme le résume Érik Neveu, considère qu'un « *travail de recherche digne de ce nom [...] se matérialise, lorsqu'il réussit, dans le fait de rendre visibles et intelligibles des dimensions du social qui ne ressortaient pas des perceptions ordinaires* » (2003, p.111).

La combinaison de méthodes développée pour accéder à ces « *dimensions du social* » relève d'une forme de bricolage au sens de Claude Lévi-Strauss, à savoir un assemblage de pratiques qui fournissent des solutions à un problème dans une situation concrète (1962). Grâce à son adaptabilité, cette approche permet d'appréhender des phénomènes sociaux complexes, mouvants et interconnectés par nature (Santiago Sanchez *et al.*, 2024). Les choix des pratiques de recherche et des outils à employer ne sont pas déterminés à l'avance : ils dépendent des questions que l'on se pose, et les questions dépendent du contexte (Grossberg, Nelson & Treichler, 1992). En ce sens, le recensement des médias belges francophones proposé ici – qui utilise différentes bases de données et recourt à différents

outils numériques de « vérification », comme LinkedIn ou X – propose une alternative créative à d'autres méthodes, certes plus simples, moins chronophages, mais moins représentatives de la diversité des profils et du paysage médiatique belge francophone.

De plus, il n'est pas seulement question ici de la façon dont j'ai délimité mon objet d'étude – ou plutôt mon sujet : les journalistes –, mais également de montrer comment ma posture d'ex-journaliste m'a poussée à trouver un équilibre entre l'appréhension des dimensions subjective et objective des carrières journalistiques (Bastin, 2015, p.204). En effet, les critères de sélection des médias établis au cours du recensement sont le produit de ce mouvement de balancier entre exigence scientifique et volonté de se rapprocher au plus près des réalités de terrain les plus diverses.

Les modalités d'entretien choisies pour interroger les journalistes sont, elles aussi, les résultantes de plusieurs postures. Tout d'abord, celle de militante, dont la volonté est de rassembler des données exploratoires dans une thématique encore peu abordée sous l'angle des « mondes vécus » (Demazière et Dubar, 1997, p. 7) et des « perceptions » (Kaufmann, 2006) des journalistes. Celle de féministe – et tout simplement de femme – lorsqu'il s'agit d'éviter aux enquêtée-es toute forme de *victim blaming*, en se formant à l'écoute active et à la communication non-violente. Le glissement qui s'opère dans certaines rencontres et qui consiste à passer d'un entretien non directif à semi-directif (ou l'inverse) constitue un revirement stratégique d'une posture militante vers celle, plus pragmatique, de chercheuse dont la priorité est de collecter des données et d'adapter sa méthode si cela s'avère nécessaire. Enfin, lorsque les circonstances de l'entretien impliquent qu'elle se dévoile, c'est au tour de l'ex-journaliste de poindre pour se connecter au monde de la personne interrogée, notamment en termes de pratiques et de références professionnelles – en effet, « *le jeu se situe aussi au niveau de l'usage d'un jargon professionnel* » (Broustau *et al.*, 2012, p.9). C'est cet entremêlement de postures et de stratégies que cet article a tenté de décrire – un dédale dans lequel, et peut-être grâce auquel se construit, peu à peu, mon étude des violences à l'encontre des journalistes.

---

Soumis : 01/02/2024

Accepté : 16/12/2024

## NOTES

<sup>1</sup> L'AJP (Association des Journalistes Professionnel-les) et la VVJ (Vlaamse Vereniging van Journalisten) sont les deux associations de journalistes professionnel-les en Belgique.

<sup>2</sup> Traduction en français : « Je plaide pour des politiques et des épistémologies de point de vue, qui positionnent et situent, où la partialité et non l'universalité est une condition pour prétendre à un savoir rationnel [...] Je plaide pour une vision incarnée, toujours complexe, contradictoire, structurée et structurante, par opposition à un point de vue surplombant, venu de nulle part, simpliste. » (Haraway, 1988, p.589).

<sup>3</sup> « Les journalistes professionnel-les sont les journalistes agréé-es au titre par la Commission d'agrégation, selon la loi de 1963. Le titre s'acquiert au bout de deux ans de profession, lorsque le journalisme est exercé à titre principal et rémunéré. Ces journalistes sont détenteur-ices d'une carte de presse, accordée par cette Commission et délivrée par le SPF Intérieur. Tous-tes ne sont pas membres AJP. Les journalistes stagiaires sont les journalistes en début de carrière, qui ne peuvent pas encore demander de carte de presse professionnelle. Ces journalistes ont minimum trois mois d'exercice, à titre principal et rémunéré. La carte stagiaire étant accordée et délivrée par l'AJP, ces journalistes sont forcément membres de l'AJP. Les journalistes de presse périodique spécialisée sont agréé-es au titre par une Commission consultative périodique. Ces journalistes ont une carte de presse accordée par cette Commission et délivrée par le SPF Intérieur. Tous-tes ne sont pas membres AJP. » (Lits & Standaert, 2024)

<sup>4</sup> Le "Worlds of Journalism Study" (WJS) est un projet académique mené par un réseau international de chercheurs-euses dont l'objectif est d'évaluer l'état du journalisme dans le monde.

<sup>5</sup> Traduction en français : « le/la journaliste est une personne qui régulièrement recherche, décrit, analyse, interprète, contextualise, édite, produit ou présente des informations intentionnellement exactes sur des sujets d'actualité ; dans tout type de texte, sous une forme ou un intermédiaire sonore et/ou visuel ; dans le cadre d'un processus visant à fournir ou à interpréter ces informations pour un groupe de personnes plus large que celui qui serait déjà familier à celles-ci, et ce sans la perspective de tirer un bénéfice personnel des conséquences de cette information rendue publique. Le ou la journaliste peut être spécialisé-e ou non dans une matière spécifique (politique, culture, économie, justice, sport, lifestyle). Le ou la journaliste peut être employé-e par un ou plusieurs médias, et/ou travailler à son compte en tant que freelance. »

<sup>6</sup> « L'échantillonnage aléatoire simple est fondé sur le principe voulant que toutes les unités de la population doivent avoir une chance égale de faire partie de l'échantillon. Pour respecter ce principe, on attribue un numéro à chaque unité de la population, puis on effectue un tirage au hasard des unités qui feront partie de l'échantillon au moyen d'un ordinateur ou d'une calculatrice. » (Simard, 2018, p.12)

<sup>7</sup> En statistiques, la population correspond à l'ensemble d'unités ou d'individus sur lesquels porte l'étude.

<sup>8</sup> Les *pure players* sont « des sites web d'information qui ont été créés comme tels (par opposition aux sites web qui transposent ou prolongent en ligne des médias classiques existants). Ces nouveaux médias entendent souvent profiter des coûts réduits de production et de diffusion que permet le web pour proposer un projet éditorial et un positionnement thématique ou idéologique nouveau, ou simplement une autre façon d'approcher l'actualité au regard de l'offre existant par ailleurs. » (Antoine & Heinderyckx, 2011, p.115)

<sup>9</sup> « Les « États généraux des médias d'information » (EGMI) ont été organisés à l'initiative du Parlement de la Communauté française de Belgique Wallonie-Bruxelles afin d'examiner la nature et les conséquences des bouleversements qui affectent le secteur des médias d'information » et constituent « une base documentaire sur la situation des médias d'information en Belgique francophone ». (Antoine & Heinderyckx, 2011, p.5)

<sup>10</sup> Il est impossible de donner un taux de réponse exact étant donné que le nombre de journalistes composant certaines rédactions est parfois resté inconnu, et que j'ignore dans quelle mesure les rédactions auxquelles j'ai envoyé le questionnaire ont fait circuler l'information à tous-tes les journalistes. Toutefois, je sais avec certitude avoir envoyé le questionnaire à au moins 894 journalistes, ce qui constituerait un taux de réponse de moins de 11,5%.

<sup>11</sup> La surétude renvoie aux « phénomènes de surinvestissement que les disciplines issues des sciences sociales infligerait à certains terrains, objets, ou groupes ». (Chossière et al., 2021, p.6)

<sup>12</sup> Traduction en français : « De manière générale, nous proposons de considérer le care comme une activité humaine qui englobe tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer, et réparer notre monde afin que nous puissions y vivre le mieux possible. Ce monde comprend nos corps, nos êtres et notre environnement, que nous cherchons à entretenir dans un réseau complexe et vital. »

<sup>13</sup> Traduction en français : « J'ai tendance à suivre le fil de l'entretien, voir où il m'emmène [...] J'ai un plan d'entretien basique en tête, mais j'ai peu de contrôle sur la manière dont les participant-es formulent leurs réponses. »

<sup>14</sup> Traduction en français : « Si des survivantes avaient vécu une expérience négative avec nous, nous le diraient-elles nécessairement en face, après avoir passé plus de deux heures ensemble ? »



## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Alonso, M. O., Shapiro, I., Andresen, K., Anikina, M., Maio, M. D., Hamada, B., Hanusch, F., Hollings, J., Kolbeins, G. H., Manda, L. Z., Mbozi, P., & Spyridou, L.-P. (2019). *Defining the Worlds of Journalism Study Sample*. Worlds of Journalism. [https://worldsofjournalism.org/wp-content/uploads/2020/03/WJS3\\_Definitions\\_working\\_paper.pdf](https://worldsofjournalism.org/wp-content/uploads/2020/03/WJS3_Definitions_working_paper.pdf)
- Amnesty International. (2021, octobre 19). *COVID-19. L'attaque mondiale contre la liberté d'expression a des répercussions dangereuses sur la crise de santé publique*. <https://www.amnesty.org/fr/latest/news/2021/10/covid-19-global-attack-on-freedom-of-expression-is-having-a-dangerous-impact-on-public-health-crisis/>
- Amossé, T. (2012). Catégories socioprofessionnelles : Quand la réalité résiste ! Après le crépuscule, une aube nouvelle ? *Revue Française de Socio-Économie*, 10(2), 225234. <https://doi.org/10.3917/rfse.010.0225>
- Amossé, T., Chardon, O., & Eidelman, A. (2019). *La rénovation de la nomenclature socioprofessionnelle (2018-2019) : Rapport du groupe de travail du Cnis*. Conseil national de l'information statistique (Cnis). <https://cnam.hal.science/hal-03253466>
- Antoine, F., & Heinderyckx, F. (2011). *État des lieux des médias d'information en Belgique francophone*. Parlement de la Communauté française de Belgique Wallonie-Bruxelles.
- Barret, L. (2004). Victimization secondaire : Quelle prévention ? In P. Bessoles & C. Mormont (Eds.), *Victimologie et criminologie. Approches cliniques* (pp. 4956). Champ social. <https://doi.org/10.3917/chaso.besso.2004.01.0049>
- Bastin, G. (2012). Le 'cas Mathieu' ou l'entretien renversé. *Sur Le Journalisme, About Journalism, Sobre Jornalismo*, 1(1), 40–51. <https://doi.org/10.25200/SLJ.v1.n1.2012.3>
- Bastin, G. (2015). Analyser les carrières de journalistes dans les mondes de l'information : Propositions pour une enquête indirecte sur le réseau LinkedIn. In C. Leteinturier & C. Frisque (Eds.), *Les espaces professionnels des journalistes. Des corpus quantitatifs aux analyses qualitatives* (pp.203-228). Editions Panthéon-Assas. hal-01386990
- Bastin, G. (2016). L'approche morphologique des mondes de l'information : Modèles et données pour l'analyse séquentielle de la personnalité des journalistes. *Recherches En Communication*, 43, 526. <https://doi.org/10.14428/rec.v43i43.48743>
- Bastin, G., & Machut, A. (2016). Gravitation et dispersion dans les carrières des journalistes passés par la presse quotidienne nationale. *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, 23, 1-21. <https://journals.openedition.org/temporalites/3403>
- Bouvier, G., & Dellucci, H. (2019). Chapitre 25. Les traumatismes vicariants. In C. Tarquinio (Ed.), *Pratique de la psychothérapie EMDR* (pp. 269278). Dunod. <https://doi.org/10.3917/dunod.tarqu.2019.02.0269>
- Broustau, N., Jeanne-Perrier, V., Cam, F. L., & Pereira, F. H. (2012). L'entretien de recherche avec des journalistes. Propos introductifs. *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, 1(1), 613. <https://doi.org/10.25200/SLJ.v1.n1.2012.16>
- Campbell, R., Adams, A., Wasco, S., Ahrens, C., & Sefl, T. (2010). « What Has It Been Like for You to Talk With Me Today? » : The Impact of Participating in Interview Research on Rape Survivors. *Violence against women*, 16, 6083. <https://doi.org/10.1177/1077801209353576>
- Chossière, F., Desvaux, P., & Mahoudeau, A. (2021). La recherche de trop ? Configurations et enjeux de la surétude. *Annales de géographie*, 742(6), 519. <https://doi.org/10.3917/ag.742.0005>
- Demazière, D., Dubar, C., (1997). *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion*. Paris : Nathan.
- Demazière, D. (2008). L'entretien biographique comme interaction négociations, contre-interprétations, ajustements de sens. *Langage et société*, 123(1), 1535. <https://doi.org/10.3917/lis.123.0015>
- Deuze, M. (2005). What Is Journalism? Professional Identity and Ideology of Journalists Reconsidered. *Journalism*, 6, 442464.
- Espínola, A. F. (2012). Subjectivité et connaissance : Réflexions sur les épistémologies du « point de vue ». *Cahiers Du Genre*, 99120.
- Gagnon, M., Beaudry, C., & Deschenaux, F. (2019). « Prendre soin » des participants lors d'entretiens réalisés en contexte de recherches sensibles. *Recherches qualitatives*, 38(2), 71. <https://doi.org/10.7202/1064931ar>
- Gieryn, T. F. (1983). Boundary-Work and the Demarcation of Science from Non-Science: Strains and Interests in Professional Ideologies of Scientists. *American Sociological Review*, 48(6), 781795.
- Grossberg, L., Nelson, C., & Treichler, P. (1992). *Cultural Studies*. Routledge.
- Hanitzsch, T., Hanusch, F., Ramaprasad, J., & de Beer, A. (2019). *Worlds of Journalism: Journalistic Cultures Around the Globe*. Columbia University Press.
- Harang, L. (2009). Care et politique : La voix des femmes. *Le Philosophoire*, 32(2), 139155. <https://doi.org/10.3917/phoir.032.0139>
- Haraway, D. (1988). Situated Knowledges : The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. *Feminist Studies*, 14(3), 575599. <https://doi.org/10.2307/3178066>
- Hesse-Biber, S. N., & Leavy, P. L. (2007). *Feminist Research Practice*. SAGE Publications.
- Kaufmann, J.-C. (2004). *L'invention de soi : Une théorie de l'identité*. Armand Colin.
- Kaufmann, J.-C. (2006). *L'entretien compréhensif* (3ème édition). Armand Colin.
- Le Cam, F., Libert, M., & Ménalque, L. (2018). *Être femme et journaliste en Belgique francophone* (p. 1228). AJP, ULB, UMons. <https://www.ajp.be/journalistesfemmes/>
- Lee, R. M., & Renzetti, C. M. (1990). The Problems of Researching Sensitive Topics : An Overview and Introduction. *American Behavioral Scientist*, 33(5), 510528. <https://doi.org/10.1177/0002764290033005002>
- Lévi-Strauss, C. (1962). *La pensée sauvage*. Plon.
- Lewis, S. C. (2012). The Tension Between Professional Control and Open Participation. *Information, Communica-*

- tion & Society, 15(6), 836866. <https://doi.org/10.1080/1369118X.2012.674150>
- Libert, M., Le Cam, F., Lethimonnier, C., Vanhaelewyn, B., Van Leuven, S., & Raeymaeckers, K. (2023). *Portrait des journalistes belges*. Academia Press. [https://lapij.ulb.ac.be/wp-content/uploads/2023/06/Journalistiek\\_BW\\_FR\\_digital\\_metCover.pdf](https://lapij.ulb.ac.be/wp-content/uploads/2023/06/Journalistiek_BW_FR_digital_metCover.pdf)
- Lits, G., & Standaert, O. (2024). *La diversité au sein de la profession de journaliste 2012-2023*. AJP. <https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal:291970>
- Louazon, E. (2024). Combattre les assignations à l'engagement : Stratégies de résistance de journalistes minorisé.e.s. *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, 13(1), 78-95. <https://doi.org/10.25200/SLJ.v13.n1.2024.510>
- Lutz, H. (2015). Intersectionality as Method. *DiGeSt. Journal of Diversity and Gender Studies*, 2(12), 3944. <https://doi.org/10.11116/jdivgendstud.2.1-2.0039>
- Malcorps, S., Le Cam, F., & Libert, M. (2022). Les entreprises médiatiques belges francophones face au cyberharcèlement de leurs travailleuses et travailleurs. *Carnets du LaPIJ*, 4, 1189.
- Meunier, D., Lambotte, F., & Choukah, S. (2013). Du bricolage au rhizome : Comment rendre compte de l'hétérogénéité de la pratique de recherche scientifique en sciences sociales ? *Questions de communication*, 23, 345-366. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8480>
- Michel, S., & Michaud-Tréval, A. (2022). XXII. Donna Haraway. Les savoirs situés : Pour une pratique scientifique partielle et relationnelle. In Y-F. Livian & M. Bidan (Eds.), *Les grands auteurs aux frontières du management* (pp. 281294). EMS Editions. <https://doi.org/10.3917/ems.livia.2022.01.0281>
- Montañola, S., Schoch, L., Cam, F. L., & Dierickx, L. (2024). Profil des journalistes de sport en France, Belgique et Suisse et analyse des discriminations liées à la pratique professionnelle. *Études de communication*, 62(1), 145177. <https://doi.org/10.4000/11ryc>
- Neveu, É. (2003). Recherche et engagement : Actualité d'une discussion. *Questions de communication*, 3, 109-120. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7469>
- Newman, N., Fletcher, R., Robertson, C. T., Arguedas, A. R., & Nielson, R. K. (2024). *Digital News Report 2024*. Reuters Institute for the Study of Journalism. <https://reutersinstitute.politics.ox.ac.uk/digital-news-report/2024>
- Noorlander, P. (2020). *Covid et la liberté d'expression*. Conseil de l'Europe. <https://rm.coe.int/covid-and-free-speech-fr/1680a03f3b>
- Pélicier, N. (2002). La plume dans la toile : L'identité des journalistes à l'épreuve des réseaux numériques. *MédiaMorphoses*, 4550. <https://doi.org/10.3406/memor.2002.2419>
- Pélicier, N., & Ruellan, D. (2003). Les journalistes contre leur formation ? *Hermès, La Revue*, 35(1), 9198. <https://doi.org/10.4267/2042/9321>
- Peters, J., & Tandoc, E. C. (2013). People who aren't really reporters at all, who have no professional qualifications: Defining a journalist and deciding who may claim the privileges. *NYU Journal of Legislation and Public Policy Quarterly*, 34, 34-63.
- Plateforme pour la sécurité des journalistes. (s.d.). *Graphiques—États membres*. <https://fom.coe.int/fr/graphiques>
- Posetti, J., Bontcheva, K., Maynard, D., Aboulez, N., Lu, A., Gardiner, B., Torsner, S., Harrison, J., Daniels, G., Chawana, F., Douglas, O., Willis, A., Martin, F., Barcia, L., Jehangir, A., Price, J., Gober, G., Adams, J., & Shabbir, N. (2022). *The Chilling : A global study of online violence against women journalists*. ICJF.
- Puig de la Bellacasa, M. (2003). Divergences solidaires : Autour des politiques féministes des savoirs situés. *Multitudes*, 12(2), 3947. <https://doi.org/10.3917/mult.012.0039>
- Puissant Baeyens, S., & Antoine, F. (2017). Presse, transition numérique et petits marchés. Note introductive. *Recherches en Communication*, 44, 18. <https://doi.org/10.14428/rec.v44i44.47973>
- Rogers, C. R., & Farson, R. E. (1957). *Active Listening*. Industrial Relations Center of the University of Chicago.
- Santiago Sanchez, H., Eski, M., & Costas Batlle, I. (2024). Bricolage for Innovative Qualitative Social Science Research : A Perspective on Its Conceptual Hallmarks. *Qualitative Inquiry*, 115. <https://doi.org/10.1177/10778004241265987>
- Seely, N. (2019). Journalists and mental health : The psychological toll of covering everyday trauma. *Newspaper Research Journal*, 40(2), 239259. <https://doi.org/10.1177/0739532919835612>
- Simard, C. (2018). *Méthodes quantitatives*. Modulo.
- Slavtcheva-Petkova, V., Ramaprasad, J., Springer, N., Hughes, S., Hanitzsch, T., Hamada, B., Hoxha, A., & Steindl, N. (2023). Conceptualizing Journalists' Safety around the Globe. *Digital Journalism*, 11(7), 119. <https://doi.org/10.1080/21670811.2022.2162429>
- Standaert, O. (2016). À l'orée du journalisme, aux marges de ses idéaux. Marchés du travail et trajectoires d'insertion des nouveaux journalistes de Belgique francophone. *Questions de communication*, 30(2), 335-354. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10805>
- Standaert, O., & Grevisse, B. (2013). Veulent-ils encore une carte de presse ? Les jeunes journalistes de Belgique francophone. *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, 2(2), 52-63. <https://doi.org/10.25200/SLJ.v2.n2.2013.92>
- Tronto, J. C. (1998). An Ethic of Care. *Generations: Journal of the American Society on Aging*, 22(3), 1520. <http://www.jstor.org/stable/44875693>
- Tronto, J. C., & Fisher, B. (1990). Toward a Feminist Theory of Caring. In E. Abel, & M. Nelson (Eds.), *Circles of Care* (pp. 36-54). SUNY Press.
- Van Leeckwyck, R. (2019). The printed (French-speaking) alternative media in Belgium: Journalism or activism? *Journal of Alternative and Community Media*, 4(2), 44-59. [https://doi.org/10.1386/joacm\\_00048\\_1](https://doi.org/10.1386/joacm_00048_1)
- Zauberman, R. (2015). Les enquêtes de victimation : Une brève histoire, quelques usages. *Idées économiques et sociales*, 181(3), 821. <https://doi.org/10.3917/idee.181.0008>

**Dans l'atelier de la chercheuse. Comment étudier les violences contre les journalistes ?**

**No ateliê da pesquisadora. Como estudar a violência contra jornalistas?**

**In the researcher's workshop. How to study violence against journalists?**

**En el taller de la investigadora. ¿Cómo estudiar las violencias contra las periodistas?**

**Fr.** Cet article examine les choix méthodologiques posés dans le cadre d'une étude sur les violences et les expériences d'insécurité vécues par les journalistes francophones en Belgique. J'y explique comment mes postures d'ex-pigiste, mais aussi de femme, féministe et militante pour les droits des personnes LGBTQIA+ ont guidé ma réflexion dans la collecte et l'analyse des données de ce sujet de recherche sensible - en veillant, par exemple, à éviter toute forme de victimisation secondaire aux enquêté-es. Ma démarche s'inscrit dans l'épistémologie des savoirs situés de Donna Haraway (1988), qui postule que la connaissance est toujours partielle et incarnée, influencée par les expériences et la position de l'individu qui la produit. Afin de saisir la diversité des trajectoires journalistiques et des expériences d'insécurité, j'ai d'abord recensé l'ensemble des médias de Belgique francophone, avant de transmettre un questionnaire en ligne aux journalistes de 109 rédactions. En adoptant une conception inclusive du journalisme (Alonso et al., 2019), cette enquête avait pour ambition d'accéder également à des journalistes pigistes et/ou ne répondant pas aux critères de la carte de presse. À la fin de l'étude, les participant-es volontaires pouvaient laisser leurs coordonnées en vue d'un entretien. J'ai ainsi mené vingt-huit entretiens non dirigés avec des journalistes issu-es de différents médias et aux profils, statuts et domaines de spécialisation variés. Pensées au regard de la conception politique du care par Joan Tronto (1998), ces rencontres ont intégré des techniques d'écoute active afin de garantir un cadre de confiance et de sensibilité dans le recueil de témoignages potentiellement vulnérables. En exposant ces choix méthodologiques et les défis rencontrés, cet article propose des pistes de réflexion pour les chercheur-euses en Journalism Studies quant aux échantillons de médias habituellement étudiés en Belgique francophone. Il contribue également aux débats sur l'articulation entre engagement et production de savoirs et propose certaines balises pour mener des entretiens sur des objets de recherche sensibles.

**Mots-clés :** journalisme, violences, savoirs situés, réflexivité, entretiens

**Pt.** Este artigo discute as escolhas metodológicas efetuadas como parte de um estudo sobre a violência e experiências de insegurança vivenciadas por jornalistas francófonos na Bélgica. Explico como minhas posturas enquanto ex-jornalista freelancer, mas também como mulher, feminista e ativista dos direitos das pessoas LGBTQIA+, orientaram minha reflexão na coleta e análise de dados sobre esse tema sensível - por exemplo, procurando evitar qualquer forma de vitimização secundária dos(as) entrevistados(as). Esta abordagem se enquadra na epistemologia dos saberes localizados de Donna Haraway (1988), que postula que o conhecimento é sempre parcial e incorporado, sendo influenciado pelas experiências e pela posição do indivíduo que o produz. Para captar a diversidade das trajetórias jornalísticas e das experiências de insegurança, comecei mapeando todas as mídias da Bélgica francófona. Em seguida, enviei um questionário online a jornalistas de 109 redações. Ao adotar uma concepção inclusiva de jornalismo (Alonso et al., 2019), esta pesquisa também buscou alcançar jornalistas freelancers e/ou aqueles que não atendiam aos critérios para obter a carteira de jornalista. Ao final do estudo, as pessoas dispostas a participar poderiam deixar seus dados de contato para uma entrevista. Foram realizadas vinte e oito entrevistas não estruturadas com jornalistas de diferentes veículos, com perfis, status e áreas de especialização diversificados. Fundamentadas na concepção política do care de Joan Tronto (1998), as entrevistas incluíram técnicas de escuta ativa, para garantir que depoimentos potencialmente vulneráveis fossem coletados em um ambiente de confiança e sensibilidade. Ao expor essas opções metodológicas e os desafios enfrentados, este artigo oferece pistas para a reflexão dos(as) pesquisadores(as) em Journalism Studies a respeito das amostras de veículos

mediáticos geralmente estudadas na Bélgica francófona. Também contribuí para o debate sobre a articulação entre engajamento e produção de conhecimento, além de sugerir algumas diretrizes para a realização de entrevistas sobre objetos sensíveis de pesquisa.

**Palavras-chave:** jornalismo, violência, saberes localizados, reflexividade, entrevistas

**En.** This article examines the methodological choices made as part of a study of violence and insecurity experienced by French-speaking journalists in Belgium. I explain how my position as a former freelance journalist, but also as a woman, a feminist and a campaigner for the rights of LGBTQIA+ people, guided my thinking in collecting and analysing data on this sensitive research subject - taking care, for example, to avoid any form of secondary victimisation of the respondents. My approach is in line with Donna Haraway's (1988) concept of situated knowledges, which postulates that knowledge is always partial and embodied, influenced by the experiences and position of the individual producing it. In order to capture the diversity of journalistic trajectories and experiences of insecurity, I first surveyed all the media in French-speaking Belgium, before sending an online questionnaire to journalists of 109 publications. Adopting an inclusive conception of journalism (Alonso et al., 2019), the aim of this survey was also to include freelance journalists and/or those who did not meet the criteria for a press card. At the end of the study, willing participants could leave their contact details for an interview. I conducted twenty-eight open interviews with journalists from different media, with different profiles, statuses and areas of specialisation. Based on Joan Tronto's (1998) ethics of care, the interviews included active listening techniques to ensure a framework of trust and sensitivity in the gathering of potentially vulnerable testimonies. By outlining these methodological choices and the challenges encountered, this article offers points of reflection for Journalism Studies researchers about the media samples usually studied in French-speaking Belgium. It also contributes to the debate on the relationship between engagement and knowledge production, and suggests some guidelines for conducting interviews on sensitive research subjects.

**Keywords:** journalism, violence, situated knowledge, reflexivity, interviews

**Es.** Este artículo examina las elecciones metodológicas realizadas en el marco de un estudio sobre las violencias y las experiencias de inseguridad vividas por periodistas francófonas/os en Bélgica. En él, explico cómo mi posición como ex periodista independiente, pero también como mujer, feminista y militante de los derechos de las personas LGBTQIA+, guio mi forma de pensar a la hora de recopilar y analizar datos sobre este delicado tema de investigación —por ejemplo, procurando evitar cualquier forma de victimización secundaria de las/os encuestadas/os. Mi enfoque se encuadra en la epistemología del conocimiento situado de Donna Haraway (1988), que postula que el conocimiento siempre es parcial y personificado, influido por las experiencias y la posición del individuo que lo produce. Para captar la diversidad de trayectorias periodísticas y experiencias de inseguridad, primero hice una lista de todos los medios de comunicación de la Bélgica francófona, antes de enviar un cuestionario en línea a periodistas de 109 redacciones. Al adoptar una concepción inclusiva del periodismo (Alonso et al., 2019), el objetivo de esta encuesta era acceder tanto a periodistas independientes como a quienes no cumplían los criterios para tener una credencial de prensa. Al final del estudio, las/os participantes que lo desearan podían dejar sus datos de contacto para una entrevista. Así, conduje veintiocho entrevistas abiertas a periodistas de distintos medios de comunicación, con diferentes perfiles, estatus y ámbitos de especialización. Basadas en el concepto político de cuidado de Joan Tronto (1998), estas reuniones incorporaron técnicas de escucha activa para garantizar un marco de confianza y sensibilidad en la recolección de testimonios potencialmente vulnerables. Al exponer estas opciones metodológicas y los retos encontrados, este artículo ofrece elementos de reflexión a las/os investigadoras/es del campo de Estudios de Periodismo sobre las muestras de medios de comunicación que suelen estudiarse en la Bélgica francófona. También contribuye al debate sobre la relación entre compromiso y producción de conocimiento, y sugiere algunas pautas para realizar entrevistas sobre temas de investigación delicados.

**Palabras clave:** periodismo, violencias, conocimiento situado, reflexividad, entrevistas